

Les rives prochaines

Pour Sean O'Faolain (The Short Story, 1948), la nouvelle est un instrument privilégié qui permet de mettre en lumière – et en même temps de libérer – les destins ordinaires par ailleurs laissés dans l'ombre. Frank O'Connor en 1962, dans une étude stimulante, The Lonely Voice, y voit le mode d'expression des groupes sociaux que l'histoire a « submergés », marginalisés. Claire Keegan s'inscrit donc dans une grande tradition irlandaise en explorant la singularité de petites vies.

CLAUDE FIEROBE

CLAIRE KEEGAN

À TRAVERS LES CHAMPS BLEUS

trad. de l'anglais (Irlande) par Jacqueline Odin
Sabine Wespieser, 256 p., 22 €

Sous une surface sans aspérité particulière, se dessine en creux un entrelacs compliqué d'incompréhensions banales et de pulsions contradictoires. Les huit nouvelles rassemblées ici prennent la suite d'un premier recueil, *Antarctica* (1999) (*L'Antarctique*, 2010). À une exception près (« Près du bord de l'eau »), elles ont pour cadre l'Irlande, une Irlande quasi intemporelle, que quelques rares repères permettent, parfois, de relier à la période contemporaine. Ce parti pris a le mérite d'assurer une belle cohérence à des récits de longueurs très diverses (de douze à plus de soixante pages), où les femmes – comme l'héroïne du « Cadeau d'adieu » – jouent le rôle principal et peinent à s'évader de ce que Joyce appelait les « filets » des contraintes historiques et sociales.

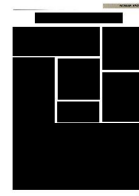
L'Irlande rurale donc, où la nature est omniprésente ; seuls s'en s'écartent les esprits grossiers, tel le mari de Martha (« La fille du forestier ») pour qui les rosiers ne sont qu'une dépense inutile. Le prêtre vient de marier celle qu'il aime, et qu'il aime toujours (« Les champs bleus »). Comment calmer son propre tourment ? En cheminant dans la campagne – « il ne sait pas où il va » –, abandonnant à la rivière un lambeau de voile nuptial resté accroché à un if – « il a eu sa chance, et à présent sa chance est passée » –, en confiant son corps à un guérisseur chinois qui en expulse son angoisse : « ... et la chose fuse de sa bouche, un terrible cri qui est son prénom à elle ». Alors vient l'apaisement. Dieu, enfin, lui répond : « Là-haut, les étoiles ont pris leur place. Dieu est la nature. »

« Renoncement » est inspiré d'un passage de *Mémoire* où John McGahern raconte que son père a mangé vingt-quatre oranges, assis sur un banc à Galway, avant de rejoindre celle qu'il allait épouser. Ici, le brigadier dévore une douzaine

d'oranges avant de se résoudre à aller faire sa demande officielle. Dans les deux cas une image troublante, presque effrayante : celle du mangeur solitaire qui s'empiffre là, maintenant, parce qu'il n'attend rien de l'avenir, rien de son prochain mariage. Autre arrêt sur image dans « La nuit des sorbiers ». Margaret est invitée chez son voisin. Il fait cuire une anguille : « Elle ne voulait pas prendre de chaise, ne voulait pas s'asseoir dans cet affreux endroit pour manger un serpent frit avec tous ces gens morts accrochés aux murs. » En outre, il y a la chèvre dans un coin, qui observe Margaret, avec « des yeux effrayants ». Serpent, anguille, chèvre, « chevaux noirs » (c'est le titre d'une nouvelle), chatons qu'on noie, renards, mouettes, poules, font partie d'un bétail mi-familier mi-inquiétant, au même titre que Judge le chien. Claire Keegan dote celui-ci, sinon de parole, du moins de la capacité à jeter un regard très critique sur les hommes : « Judge se félicite de ne pas savoir parler. Il n'a jamais compris l'obligation qu'ont les humains de converser : les gens, quand ils parlent disent des choses inutiles qui améliorent rarement, pour ne pas dire jamais, leur existence. » Voilà qui, remettant les choses en place, tempère les velléités d'arrogance dont pourrait être saisi l'écrivain. Ne dit-elle pas, par ailleurs, que le simplet, vivant dans un monde à part, possède « une aptitude effrayante à dire la vérité » ?

De plus, ce recueil se livre, par personnages interposés, à une réflexion parfois malicieuse, parfois inquiète, sur le métier d'écrivain. Une femme s'installe pour écrire dans la maison jadis occupée par Heinrich Böll sur l'île d'Achill (« Une mort lente et douloureuse »). Un visiteur allemand la dérange, elle le met à la porte, reprend son travail, noue son intrigue autour de cet intrus sans gêne, – « il y avait un homme et une femme et la solitude humaine » – et décide de se venger de lui : « Elle... a su qu'elle destinait son personnage à une mort lente et douloureuse. » Martha est une conteuse hors pair (« La fille du forestier »), « elle sait cueillir les fruits de son imagination » et bâtir « des histoires improbables comme des prunes vertes qui auraient mûri au fur et à mesure du récit près du





feu ». Mais un jour, elle aussi pour se venger raconte à ses voisins réunis, en présence de son mari, sa propre histoire, celle de son infidélité, sous un transparent voile de fiction. Alors la vie change, « tant a été dit qu'il ne reste rien à dire ». En outre, dans *À travers les champs bleus*, le constat doux-amer – il est rare que « deux personnes veuillent la même chose à un moment précis de l'existence », ce qui quelquefois « est l'aspect le plus dur de la condition humaine », – évoque discrètement le Maupassant d'*Une vie*.

Claire Keegan refuse toute facilité d'écriture, son souci d'éviter les débordements est palpable. Ne dit-elle pas vouloir « effacer les traces de son travail », et « travailler au niveau de la suggestion » ? Elle nous fait voir la beauté des choses dans une prose claire, exigeante, captivante, qui

a l'éclat de la pierre polie. En observant de très près le monde qui l'entoure et en puisant dans ses souvenirs, elle suit, à sa manière propre, cette démarche féconde si bien analysée par McGahern, selon laquelle « la mémoire devient l'imagination », démentant ainsi les pensées de Margaret pour qui « traduire le passé en mots semblait inutile puisque le passé avait déjà eu lieu ». Claire Keegan vient de passer un semestre comme « John McGahern writer in residence » à Saint Patrick's College Dublin : sans suivre son prédécesseur dans les abîmes obscurs de la psyché où la tragédie se heurte à l'indicible, elle s'y entend à merveille pour communiquer l'inquiétant vertige que procure l'exploration lucide des rives prochaines. |



CLAIRE
KEEGAN